

LA FAMILLE JOLIAT ET LE CANADA

La famille Joliat fournit au Canada plusieurs de ses membres franco-protestants. Nous nous intéresserons ici particulièrement aux enfants d'Eugène Joliat et d'Adeline Boillat que sont Hortense, Esther, Marie, Édouard et Émile. Voici leur histoire en lien avec leur immigration, pour ce que nous en savons car bien des questions demeurent sans réponse. Nous les présenterons dans cet ordre qui correspond sans doute à celui de leur naissance.

Leur père est Eugène Joliat semble-t-il né le 12 décembre 1828 à Chindon, un hameau de Reconvilier dans le Jura bernois en Suisse, et est décédé en 1878, à Beaucourt (Territoire de Belfort, Haut-Rhin en Franche-Comté) en France¹. Il était horloger de son état. Leur mère est Adeline Boillat, possiblement née aussi en 1828 en Suisse romande et décédée aussi en 1878 à Tavannes (à une vingtaine de km de Moutier)². Ils ont dû s'épouser au tout début des années 1850 si on se fie à la naissance de l'aînée qui sera Hortense (1853), à laquelle succéderont Esther (1855), Marie (1858), Édouard (1864) et Émile (1868).

Hortense

HORTENSE voit le jour le 21 mars 1853 à Chindon. En 1877, elle épouse en Suisse un banquier de cette nationalité, Henri Chodat, né aussi en 1853, le 12 février. Ils ont quatre enfants : Henri fils (1876), Robert (1880), Paul (1881) et William (1884). Robert s'installera en France à une date qui nous est inconnue alors que les trois autres immigreront au Canada en 1898 (Henri), 1904 (William) et 1912 (Paul).



Reconvilier en 1919 (Wikipedia)

Henri Chodat père était sous-directeur de la Banque du Jura au moment où on transférait les avoirs d'une succursale à une autre, présageant la faillite de la banque Klaye, Chodat et C^{ie} de Moutier et Delémont en 1887. Il aurait auparavant prêté certaines sommes à des amis en faussant les écritures. Par crainte d'une dénonciation et d'une révocation, il avait pris la fuite non sans avoir emprunté une somme de 10 000 francs à un directeur soi-disant pour la remettre à un autre, duquel il a retiré 2000 francs de plus. Il laissait alors sa famille sans ressources, l'abandonnant carrément et disparaissant à tout jamais³.

¹ Même si, au mariage d'Émile en 1892, le registre situe Beaucourt en Seine-Inférieure, on doit constater qu'il n'y a aucun village de ce nom dans cette région. Il s'agit bien plutôt de Beaucourt en Franche-Comté, proche des autres villages touchés par la famille.

² Les lieux de décès sont précisés au moment du mariage d'Émile, mais les dates de naissance et de décès ne sont qu'approximatives car elles varient d'une généalogie à l'autre dans Ancestry. Ce qui semble assuré, c'est le décès coup sur coup des deux parents en 1878 comme le précise Émile dans une interview en 1950. Ce dernier situe clairement son départ pour le Canada sept ans plus tard, en 1885.

³ Sa disparition lui a permis, semble-t-il, d'échapper à la justice au prix sans doute d'un anonymat recherché. Les journaux en ont abondamment parlé.

Son épouse Hortense, pour des raisons que l'on comprend aisément, avait répondu à l'invitation de son frère Émile et s'était rendu en Outaouais en 1888 avec ses enfants et son neveu de douze ans, Henri Joliat, dont elle avait la garde⁴, dans l'espoir peut-être de tourner la page dans le Nouveau Monde. Une fois sur place, la situation ne lui parut absolument pas satisfaisante et elle préféra retourner à Moutier où elle savait qu'elle pourrait faire vivre sa famille comme institutrice ou comme rédactrice de textes allemands et français. Elle y retourna donc et effectivement y élèvera ses enfants⁵. Voyons ce qui est advenu de chacun d'eux.

1. Henri Herman Chodat est né très probablement en Suisse à Chaindon près de Reconvilier (Jura bernois)⁶ où habitent ses parents en 1877 et il y fait ses études secondaires. Il émigre à Montréal en 1898 et enseigne à l'Institut français évangélique de Pointe-aux-Trembles (une école secondaire qui prépare à l'Université mais où la dimension missionnaire est très présente). Les listes des professeurs de ces années-là n'en portent pas la trace alors qu'y figure Victorine Giroux qui y enseigne de 1898 à 1904 et est directrice de l'école des filles sa dernière année⁷. Il semble bien que ce soit là qu'ils se soient connus et ils s'épousent le 16 août 1904 à Sainte-Cécile-de-Masham (dans la Gatineau), parce que c'est son village natal.

Henri continue de fréquenter l'Université McGill à Montréal et décroche son BA en 1905. Il y enseigne l'année suivante en même temps qu'il poursuit ses études et y obtient le MA en langue française. On signale qu'il s'y distingue aussi bien dans ses études qu'en athlétisme. C'est alors qu'il déménage à Vancouver et fait partie de la première cohorte des professeurs du McGill University College of British Columbia créé en 1906⁸. Il y est demeuré assistant professeur de langues vivantes (de français) les années suivantes, sauf pour une année où il est



⁴ Voir le lien avec Marie, un peu plus loin.

⁵ Henri Joliat, lui, préféra rester au Canada. Il demeura tantôt chez son oncle Émile à Templeton, tantôt chez son oncle Édouard qui travaille sur une ferme à Embrun. Le recensement de 1891 le situe comme pensionnaire avec Édouard dans une famille de Portland Ouest, dans le comté d'Ottawa (à Hull), au Québec donc. Cette inscription au recensement ne peut indiquer qu'une situation temporaire au début d'avril de cette année-là. Henri était déjà pensionnaire de l'Institut évangélique français où ses oncles l'avaient placé dès l'âge de treize ans, pensant que c'était le meilleur endroit pour poursuivre son éducation. Il deviendra pasteur. Voir sa biographie en ligne.

⁶ Village qui s'industrialise à cette époque, directement lié à la croissance de l'industrie horlogère.

⁷ Il s'agit de la sœur du pasteur Louis-Raphaël Giroux. Voir Dominique Vogt-Raguy, « Les communautés protestantes francophones au Québec, 1834-1925 », Thèse de doctorat, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, 1996, 1024 pages, p 744 et la nécrologie dans *The Ubyssy*, (University of British Columbia), 16 novembre 1928, p. 1.

⁸ L'Université McGill prépare ainsi la voie pour une future université. L'administration du collège est autonome, supervisée par la Royal Institution for the Advanced Learning; il offre des cours qui conduisent à l'obtention des grades de l'Université McGill. Le collège offre trois années en Arts et deux en Sciences appliquées à Vancouver et deux en Arts à Victoria. En 1914-1915, il rejoindra quelque 360 étudiants.

allé se perfectionner en anglais aux États-Unis à l'Université Harvard où il a obtenu une deuxième maîtrise. En 1914, il est à la Faculté des langues vivantes du Collège à Vancouver. C'est en 1915 que cette institution donnera naissance à l'University of British Columbia. On y louera la vivacité d'esprit et la popularité d'Henri. Il y enseigne encore en 1928-1929 selon l'annuaire, mais il ne terminera pas l'année universitaire puisqu'il décède le 15 novembre 1928, à peine âgé de 51 ans. Son épouse Victorine (1.6.1878 – 13.7.1978), décédée au Normandy Private Hospital de Vancouver, cinquante ans plus tard, était centenaire et est morte de vieillesse. Elle est enterrée comme son mari à l'Ocean View Burial Park de Burnaby en Colombie Britannique.

Le couple Chodat/Giroux avait eu trois enfants qui naîtront à Vancouver et qui vivront principalement en Colombie Britannique.



Henri avec ses enfants à Gibson's Landing où il passait généralement ses vacances. Il adorait y faire du bateau et pêcher. (Photo de Martha Chodat)

Henri Herman (16.7.1907-7.5.1973), qui était à la fin instructeur dans une école de conduite, avait épousé Kathleen Terris le 12 août 1933 à Conrad (comté de Pondera) au Montana, alors qu'elle habitait Lethbridge en Alberta. Nous n'avons pas d'explication pour ce mariage américain, 200 km plus au sud. Elle était née le 21 mars 1914 à Cranbrook CB et est décédée à l'hôpital Lions Gate de Vancouver Nord. Tous deux sont inhumés à l'Ocean View Burial Park dans le lot familial.

Louis Robert (11.2.1911-27.12.1978) a une carrière plus mouvementée. Il fréquente le Magee High School et l'Université de Colombie Britannique avant de devenir sergent dans la Royal Canadian Aviation Force en 1935. Il sert comme pilote en Europe au cours de la Deuxième Guerre mondiale et s'en sort. Après, il est recyclé dans la marine et, de 1947 à 1950, commande le 102 Marine Squadron à Dartmouth (près d'Halifax)



en Nouvelle-Écosse. Stationné pour un an à Ottawa, il passe en mai 1951 au groupe de sauvetage en mer en Colombie



Britannique, portant secours aux bateaux en détresse ou aux individus isolés le long de la côte. Il avait épousé le 6 avril 1940 Stella Birnham (15 octobre 1910 – 12 juillet 1987), née à Hull en Angleterre. À la retraite depuis peu, il décédera d'une crise cardiaque en 1978 et elle, à l'hôpital, près de dix ans plus tard.

Avec *Isabelle Ruth* (8.5.1913 – 31.7.2006), on pénètre dans l'univers avancé des sciences. Elle étudie dans ce domaine à l'Université de Colombie Britannique puis obtient un MA de l'Université Columbia à New York. Elle revient à Vancouver et est infirmière qualifiée à l'Hôpital général. Elle y rencontre William Petrie (20.12.1912 – 13.1.2012) qui avait fréquenté le Victoria College et l'Université de la Colombie Britannique (BA en math et physique)



avant de compléter ses études en physique à Harvard (PhD) et au Massachusetts Institute of Technology. Ils s'épousent le 8 mai 1944 et elle le suivra tout au long de sa carrière.



Il est professeur de physique à l'Université de Colombie Britannique, ensuite assistant-professeur à celle du Manitoba, puis de Saskatchewan et fait partie pendant vingt ans (1947-1967 environ) du Defense Research Board of Canada, l'amenant à travailler aussi bien à Ottawa qu'à Londres en Angleterre où il est le directeur de l'équipe de recherches. Il sera aussi conseiller un peu partout, jusqu'en Italie pour l'OTAN.

En 1971, il prend sa retraite ; elle va durer quarante ans. Il explore différents domaines comme les sources alternatives d'énergie, la technologie militaire, les enjeux constitutionnels et environnementaux et, ces dernières années, les changements climatiques et l'urgence d'agir. Ses intérêts sont encore plus diversifiés puisqu'il publie un livre sur les aurores boréales que son épouse Isabelle illustre à l'aide d'images de spectroscopie. Il combine son intérêt pour la botanique et la photographie et publie un *Guide to Orchids of North America* fort apprécié des amateurs. Il écoute de la musique (ses parents étaient musiciens professionnels), fait de la photographie, s'occupe de son jardin et va volontiers au restaurant. Le couple habite North Saanich dans la péninsule du même nom puis à Sydney non loin de là. Isabelle a précédé de six ans son époux dans la tombe, en 2006.

2. Après cette longue parenthèse généalogique, revenons au deuxième enfant du couple Henri Chodat/Hortense Joliat qui se prénomme Robert, né en 1880. Sa femme s'appelait Félicité Pagé. Ils ont eu sept enfants à notre connaissance. Pour sa part, il s'est installé en France se distinguant ainsi de ses trois frères qui ont choisi le Canada.



Berthe Chevalier et Paul Chodat vers 1936
(Photo de René Péron)

3. Un troisième enfant d'Hortense, Paul (1881-1959), émigra à son tour. Il s'était marié à Moutier en 1906 avec Berthe Chevalier, née à Porrentruy en Suisse le 2 avril 1881, et le couple avait eu deux filles, Suzanne et Edith⁹. Ils

⁹ Il aura un autre enfant une fois au Canada : Robert-Paul, né vers 1920, qui épousera Esther Péron.

quittèrent la Suisse pour se rendre à Montréal au mois d'août 1912 de sorte que les trois frères se retrouvèrent au Canada à ce moment-là¹⁰. Leur tante Esther les accompagnait.



La famille Chodat à Moutier en 1902. De gauche à droite, William, Hortense Joliat-Chodat, Esther Joliat-Leuba, Robert (probablement) et Paul. (Photo Martha Chodat)

4. Le dernier enfant d'Hortense est William, (1884-1957). Après Henri en 1898, il émigra au Canada en 1904. À Montréal, il devint élève de l'Institut méthodiste français. Pendant qu'Henri suivait des cours à l'Université McGill, William terminait brillamment ses études en 1906 et devenait immédiatement professeur à l'Institut méthodiste. Son frère s'orienta vers les langues modernes, on vient de le voir, et lui, vers le ministère. En effet, en même temps qu'il enseignait, il utilisait ses loisirs pour étudier la théologie et il y réussissait parfaitement. Il fut consacré en 1911, mais poursuivit son enseignement à l'Institut jusqu'à la fin de l'année scolaire 1912-1913¹¹.

Par leur tante Esther qui venait d'émigrer (voir ci-après), les frères Chodat firent la connaissance de Marthe Hurtré-Chodat. William se lia d'amitié avec elle et finalement l'invita à venir le rejoindre au Canada. Ils commencèrent à travailler ensemble, lui comme prédicateur, elle comme organiste à l'église de la rue Delisle.



Marthe Hurtré et William Chodat avec leur fils Daniel en 1916

¹⁰ Paul et sa famille se rendront quelque temps en Colombie Britannique où enseignait Henri avant de revenir s'installer à Montréal comme professeur, lui aussi, à l'Institut Méthodiste français. Voir Paul Villard, *Up to the Light : The Story of French Protestantism in Canada*, Toronto, Ryerson Press, 1928, p. 237 pages, p. 171-173. Ils seront reçus comme nouveaux membres de la paroisse de la rue Delisle en octobre 1913. Voir *L'Aurore*, 31 oct 1913, p. 10. Émile-A. Boisvert, « In memoriam – Paul Chodat », *L'Aurore*, mars 1959, p. 2.

¹¹ Rieul-Prisque Duclos, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie Évangélique, 1912-1913, II, p. 305.

William Chodat épousera au cours de l'année 1913 Marthe Hurtré (1888-1972) dont nous avons rédigé aussi la biographie parce qu'elle a été particulièrement active au sein du franco-protestantisme. Ces derniers auront trois enfants [Daniel Henri (1914-1987), André (1917-1992) et Priscille (décédée enfant, autour de 1920-1922)]. La conférence méthodiste nommera William officiellement pasteur de cette congrégation peu après¹².

Esther

Le deuxième enfant du couple Eugène Joliat/Adeline Boillat que nous connaissons est ESTHER. Des notes familiales permettent de la retracer un peu. Adèle Esther Joliat naquit à Chaindon (à deux pas de Reconvilier) le 17 mai 1855. Elle fréquenta le collège et peut-être obtint-elle même la maturité (cours secondaire avancé). Elle a épousé en premières noces en 1875 à vingt ans Samuel Hurni (né vers 1826 à Berne en Suisse et qui avait donc près de 50 ans). Elle n'avait aucune expérience sexuelle et son mari, guère délicat, la viola à toute fin pratique lors de leur nuit de noces. Bouleversée, elle retourna à la maison de ses parents et le mariage fut annulé peu après. Elle en avait gardé une certaine réserve amoureuse, on le comprend.

Elle épousera tout de même, dix ans plus tard, en 1885, Paul-Jean Leuba-Bastian (1858-1942) ayant à peine quelques années de moins qu'elle. Cet ingénieur-civil était de Buttes (Vaud) mais travaillait en France (on trouve encore son nom paraît-il gravé sur certains trottoirs parisiens). Il l'amène alors à fréquenter la haute société et d'y bien paraître. Elle joua tout de même le jeu et vécut dans une grande maison parisienne avec des domestiques.

Cependant, elle constata assez vite que son mari était coureur de jupons. À la rigueur, était-elle prête à fermer les yeux sur ses incartades à condition qu'au moins elle ne connaisse pas ses maîtresses. Pourtant, elle apprit qu'il avait couché avec une de leurs servantes. Elle réagit en le mettant hors du logis. Il revint tout contrit, mais il remit la chose avec la nouvelle bonne et lui fit même un enfant. C'en était trop. Esther obtint le divorce le 4 octobre 1906.

Puisque c'est elle qui l'avait quitté, Paul-Jean Leuba ne lui accorda que peu de chose, les règles dans ce cas étant moins précises alors qu'aujourd'hui. Elle le savait et au moins deux ans auparavant, elle avait repris son autonomie et décroché le poste de directrice de l'Orphelinat protestant de Sedan dans les Ardennes en France.

Elle s'intéressa particulièrement à une de ses pensionnaires, Marthe Hurtré. Cette enfant était née à Lille, en France, en 1888. Au décès de son épouse, le père de Marthe constata qu'il ne pouvait s'en occuper lui-même étant engagé dans l'armée française. Comme les sœurs catholiques de son épouse voulaient que Marthe vienne habiter chez elles à Paris, où elles travaillaient comme couturières, le mari déclina leur invitation et choisit plutôt d'envoyer son enfant à l'orphelinat protestant de Sedan, plus proche de ses convictions. À part l'éducation qu'elle y a reçue, Marthe y a trouvé une seconde mère en

¹² Annonce, *L'Aurore*, 20 juin 1913, p. 8. Réception du 30 octobre, *L'Aurore*, 7 nov. 1913, p. 8-9. Voir sa biographie en ligne également.

Esther Joliat-Leuba. Celle-ci l'amenait même en Suisse avec elle au cours de ses vacances.

Quand Esther décida d'émigrer en 1912 pour se rapprocher de sa famille, elle se trouvait sur le même bateau que Paul Chodat, le fils d'Hortense dont nous venons de parler. C'est par elle que les frères Chodat firent la connaissance de Marthe. William se lia d'amitié avec elle et finalement l'invita à venir le rejoindre au Canada. Ils commencèrent à travailler ensemble, lui comme prédicateur, elle comme organiste à l'église de la rue Delisle. Ils s'épousèrent au cours de l'année 1913. La conférence méthodiste le nommera officiellement pasteur de cette congrégation peu après¹³. Esther Leuba est décédée à Montréal le 14 janvier 1918 et a été inhumé au cimetière Hawthorn-Dale. Son neveu, le pasteur Henri Joliat présidait aux funérailles à l'église presbytérienne Saint-Jean et ses frères Édouard et Émile s'étaient déplacés pour l'occasion et ont signé le registre.

Marie

Nous connaissons bien peu de choses sur MARIE Joliat, la troisième enfant. Elle est née en 1858 à Chaindon près de Reconvilier. Son conjoint est inconnu, mais le couple avait eu un fils. Il s'agit d'Henri Joliat, né le 18 octobre 1876, à Beaucourt, Territoire de Belfort en Franche-Comté, à quatre kilomètres de la frontière suisse, mais bien en territoire français¹⁴ contrairement à l'attribution suisse qu'on lui donne souvent, par analogie avec ses cousins, les Chodat. Ses parents disparus, on le confia à sa tante Hortense Joliat-Chodat dont nous avons parlé plus haut et qui l'avait amené avec elle lors de son bref passage en Amérique.



Henri Joliat vers 1900

Edouard

Le quatrième enfant du couple Joliat/Boillat est EDOUARD, né le 20 novembre 1864 à Beaucourt, Territoire de Belfort, Franche-Comté. Nous avons vu qu'il avait émigré tôt au Canada, en 1884 en fait. On le retrouve d'abord en Ontario, dans Prescott et Russel, à Embrun où il est fromager journalier, selon l'acte de mariage, il n'y est donc qu'employé comme le confirme une autre source. Tout protestant qu'il est, il avait épousé le 1^{er} juin 1895 une fille catholique de l'endroit, Philomène Richard née le 12 janvier 1875¹⁵. Elle est donc de douze ans plus jeune que lui. Ce qui veut aussi dire selon les exigences catholiques de l'époque que les enfants doivent être élevés selon l'approche de l'Église romaine. C'est à Embrun que naîtront Paul-Eugène-Joseph le 14 avril 1896 et Adrien le 1er avril 1900.

La famille déménage peu après dans la banlieue de Sudbury nettement plus loin en Ontario, à une vingtaine de kilomètres du centre. Elle s'établit pour longtemps à

¹³ Annonce, *L'Aurore*, 20 juin 1913, p. 8. Réception du 30 octobre, *L'Aurore*, 7 nov. 1913, p. 8-9.

¹⁴ Les naissances d'Henri Joliat et d'Édouard à Beaucourt et le décès d'Eugène au même endroit laisse supposer que les Joliat avait probablement un parent proche dans cette ville française et qu'on le fréquentait assurément.

¹⁵ Fille de Moïse Richard et d'Odille Pelletier.

Chelmsford qu'on placera parfois dans Rayside (Oxford) selon les divisions de recensement, mais rien n'indique que la famille se soit déplacée. C'est là que naîtra Auguste le 4 juillet 1902 et Joseph Onesime Gérald (surnommé Jerue) le 25 janvier 1907. L'église catholique la plus proche se situe à Blezard Valley. L'évêque y confirmera Adrien et Auguste le 25 juin 1912. Malgré la proximité d'anglophones, il semble bien clair selon les recensements que la famille est demeurée francophone.

Des informations généalogiques nous permettent de savoir qu'Adrien épouse Poméla Mainville (1900-1963) à Chelmsford même le 8 août 1922 et il va y mourir en 1979. Tout indique que c'est lui qui a repris la ferme familiale. Ses deux frères se disent catholiques et se déplaceront au Québec. Paul-Eugène épousera Hélène Larrivée (1895-1958) le 26 juin 1923 à l'église Sainte-Agnès à Montréal et il décédera à Pont-Viau (Laval), le 24 avril 1953. De son côté, Auguste Joliat épousera Marie-Françoise-Ena Robidoux de Sorel à la paroisse Saint-Edouard de Montréal le 10 octobre 1932. Il s'établira à Fabreville (Laval) et y décédera le 22 septembre 1968, inhumé au Cimetière de Sainte-Rose. Finalement Joseph-Onésime-Gérald épouse, le 26 juillet 1937, Marie-Emma-Lauretta Dubé (1910-1990) probablement dans son village (qui est inclus dans le Greater Sudbury). Il décédera à Hamilton en Ontario en 1975.

Édouard et son épouse seront séparés dans la mort. Le catholicisme du reste de sa famille y a certainement contribué. Édouard meurt douze ans avant Philomène, le 11 avril 1950, à Chelmsford où il habite. Il a cependant tenu à se faire enterrer au cimetière protestant Hawthorn-Dale de Pointe-aux-Trembles au Québec, son parent Henri Joliat ayant servi d'intermédiaire. Son épouse, Philomène Richard, demeure avec son fils Adrien sur la ferme familiale de 1953 à 1957 au moins, ce qui n'est plus le cas quand elle décède à Chelmsford elle aussi le 7 décembre 1962. Elle sera enterrée dans le cimetière catholique de l'endroit, son fils pouvant se recueillir sur sa tombe.

Émile

Le cinquième enfant du couple Joliat/Boillat est Émile (1868-1952)¹⁶. Il est né en Suisse à Chindon/Reconvilier (Jura bernois) le 1^{er} novembre 1868. Il fréquente l'école locale, y apprend le français et l'allemand. Il la quitte assez tôt pour faire un apprentissage de boucher à La Chaux-de-Fonds dans le canton de Neuchâtel. En 1885, il est tenté par l'émigration et vient rejoindre son cousin Félix Cornu, fils d'un fermier bien connu dans la région établi à Angers, à deux pas de Buckingham en Outaouais¹⁷. Comme Félix quitte pour étudier la médecine, Émile ne pourra l'accompagner et se trouvera à tâter de tous les métiers.

Il est d'abord garçon de ferme sur place puis, les deux années suivantes, mineur dans la mine de phosphate de MacLauren-Blackburn à Templeton (une vingtaine de km plus au sud). Toujours mobile, il se rend aux États-Unis et on le retrouve en 1889 à Rockford (Illinois), aide dans une ferme laitière, puis l'année suivante, à Omaha (Nebraska), employé d'un grand magasin. L'aventure américaine ne l'a pas comblé et il

¹⁶ A l'occasion de sa promotion à la tête de la police d'Ottawa en 1931, *The Ottawa Citizen*, 27 août 1931, p. 13, fournit de nombreux éléments biographiques dont nous tirons profit ici.

¹⁷ Il s'agit de David Cornu, un des premiers pionniers de la région, et de Louise Cruchet, veuve d'Henri Clément. Voir la notice propre au D^r Félix Cornu.

revient travailler un moment en 1891 à la mine de Templeton avant d'être employé sur la ferme de Léopold Marsolais au Lac McGregor. Toujours à la recherche d'un emploi satisfaisant, il ouvre l'année suivante une boucherie à Hull (inclus dans Gatineau aujourd'hui), mais l'aventure se révèle non rentable. Il passe alors à l'emploi de la George Matthews' Co. Ltd., usine spécialisée dans les emballages.

Après ces dix années d'itinérance et de vaines tentatives, le 17 avril 1895, à l'âge de 27 ans donc, il pose sa candidature comme constable dans la police d'Ottawa. Soixante-dix candidats se présentent, le comité de sélection n'en retient que cinq et finalement le 6 juin lui accorde le poste. Il fera partie de la police de la ville pour les 40 prochaines années y gravissant petit à petit les échelons ! En août 1898, il sera constable de première classe, le 5 juin 1901, sergent. Il met à profit son côté athlétique et utilise parmi les premiers la bicyclette pour ses rondes. Dans ses loisirs, il gagnera même des courses à Toronto, Montréal et Ottawa dans le cadre de compétitions au sein du corps policier. Il excelle également au lancer du poids et pratique d'autres sports. En 1902, il fait l'acquisition à prix d'aubaine d'une maison, rue Stanley, qui existe encore de nos jours¹⁸. Dans le même temps, il aura sa maison de campagne au lac McGregor, non loin de celle de Félix Cornu.

Après quinze ans, nouvelle orientation : le 16 mars 1910, il devient sergent-détective, puis le 3 mai 1915, Inspecteur en chef des détectives. Il le restera pour quinze ans, acquérant l'estime de ses confrères et de ses employeurs, réalisant même quelques arrestations spectaculaires. Puis, à 62 ans, on le nomme Inspecteur en chef de la police, alors qu'il n'avait même pas posé sa candidature et qu'il avait depuis longtemps passé l'âge limite de 50 ans annoncé. Devant le désistement d'un concurrent, la commission trouve tout naturel de lui offrir le poste pour son expertise dans le domaine, sa rigueur, sa probité et ses talents de directeur. Cela représente même pour lui une augmentation de salaire. Il occupera ce poste pour six ans jusqu'en mai 1937. Il est le premier à instaurer des exercices physiques quotidien de type militaire pour les policiers, à créer des patrouilles peu après équipées de radio pour surveiller les différents quartiers de la ville, à créer une division particulière pour les policiers qui voient au contrôle du trafic.

En 1966, Jerry Gray a créé sur un des murs du poste de police de la rue Elgin une large mosaïque intitulée Tiles of time, illustrant les quinze premiers chefs de de police de la capitale depuis les débuts ; Émile y figure naturellement et, pour n'oublier personne, un bandeau rappelle à la base le nom de ceux qui leur ont succédé. C'était le premier chef policier francophone d'Ottawa, distinction qu'on remarqua à l'époque. On a loué la bonne tenue de la police sous sa direction, la satisfaction du public à l'égard de son administration. Son attitude stricte mais juste lui a attiré le respect de ses hommes. Révélateur de son approche générale, au moment de sa retraite, il a lui aussi rendu hommage à tous ceux avec lesquels il avait travaillé.

Alors qu'il est presbytérien, il a épousé une catholique, Azilda (Exzilda est inexact) (1873-1924), fille d'Amable Lavictoire et d'Élise Jolicœur, le 4 février 1892 à l'église Notre-Dame-de-Grâce de Hull (Gatineau). Ils eurent au moins sept enfants : les

¹⁸ Gillian Magnan, « Secure in New Edinburgh », *Ottawa Citizen*, 3 juillet 2010, p. f 1-2.

jumeaux Honoré et Homer, Alice, Robert-René, Aurèle-Émile, une fille morte à la naissance et Jeanne-Marie. Ils fréquenteront l'église Mackay ou l'église Saint-Marc (presbytérienne puis unie à Ottawa), le rattachement à l'Église catholique ne s'étant pas réalisé (contrairement aux enfants d'Édouard) malgré les exigences de confession en cas de mariage mixte. Nous dirons maintenant un mot de chacun.

Homer est né le 12 février 1893 à Ottawa jumeau d'Honoré. Ce dernier décédera le 12 août de la même année. Durant la Première Guerre mondiale, Homer faisait partie des troupes motorisées avec mitraillettes et a été blessé au côté droit. Il est mort à Amiens en France à l'hôpital du camp le 24 mars 1918 et a été enterré au cimetière Saint-Pierre de l'endroit. C'est pour voir sa tombe qu'Émile a fait le voyage en 1929, en profitant pour retourner dans son village natal en Suisse et, par pur hasard, y rencontrer un cousin qu'il n'avait pas vu et qui habitait les États-Unis depuis trente ans.

Alice est née le 4 mars 1897 à Ottawa, a épousé un comptable, Jules Cornu, fils du D^r Felix Cornu, de Buckingham (Outaouais) au presbytère le 27 juin 1934. Il est décédé le 20 septembre 1961 et a été inhumé au cimetière de Beechwood. Elle trépassera à son tour à London (Ontario) le 10 octobre 1984 et sera enterrée aux côtés de son mari à Ottawa.

Robert-René est né le 25 avril 1898 à Carleton (Ottawa) et décédé le 10 août 1953 à Ottawa ; il a joué pour plusieurs clubs de hockey de la région de 1916 à 1924, et pour un match seulement en 1924-1925 pour les Canadiens, avant de continuer avec d'autres clubs (Ottawa Aberdeen, New Edinburgh notamment) jusqu'en 1931. Il travaillait à la Royal Mint (fabrication de la monnaie) à Ottawa. Il avait épousé Kathleen Cooper (1906-1998). René est tombé du belvédère de Rockliffe et a fait une chute de 25 mètres pour se fracasser dans le lit rocheux de la rivière en contrebas. Compte tenu qu'il y était à huit heures du matin, on peut se demander s'il ne s'agit pas d'un suicide plutôt que d'un bête accident. Pourtant il donnait l'impression à ses collègues que tout allait bien. Difficile de trancher. Il est enterré au cimetière protestant Beechwood d'Ottawa (19-466).



Adrien (à ne pas confondre avec le fils d'Édouard) est né à Ottawa le 20 avril 1900 et est sans doute décédé dans l'année. Comme il n'apparaît pas au recensement de 1901 et que les actes de l'église protestante Saint-Marc n'ont pas été microfilmés par Drouin, qui ne s'est occupé que des paroisses catholiques, on n'a ni son acte de naissance ni son acte de décès.

Aurèle (Aurel) est né à Ottawa le 29 août 1901. Il a laissé l'école à quinze ans, a occupé divers métiers, a été engagé comme « full back » dans l'équipe de football d'Edmonton. En 1922, il devint un célèbre joueur de hockey des Canadiens de Montréal pour seize ans (1922-1938). En 1923-24, son équipe gagne la coupe Stanley ainsi qu'en 1929-31 (3 ans) et il joue en compagnie de Howie Morenz et de Billy Boucher. Sa taille



un peu plus faible lui vaut les surnoms de “Mighty Atom” et “Little Giant”. En 1934, il a gagné le trophée Hart attribué au meilleur joueur de la ligue. À sa retraite en 1938, il avait établi un record de 270 buts pour un ailier gaucher. On l’inscrira au Hall of Fame en 1948 et en 1975 (nombreuses autres informations en ligne).

Il épousa Berthe Brassard (1897-1960), le 14 février 1936. Il travailla un moment pour la Dominion Bridge de Lachine, tint un magasin de bière dans Notre-Dame-de-Grace, fut employé à la Commission de liqueurs et revint à Ottawa en 1944. Il fera partie pour vingt ans du personnel du Canadian National jusqu’à sa retraite en 1966. Il est décédé à Ottawa le 2 juin 1986. Il est enterré aux côtés de sa première épouse catholique au Cimetière Notre-Dame d’Ottawa. Il s’était remarié le 28 janvier 1961 à Yvette Charbonneau (1908-1987), veuve Émard, qui décédera un an après lui et sera enterrée à Cornwall, près de deux de ses enfants issus de son premier mariage.

Il faut ajouter ici la naissance d’une fille le 31 août 1903, mort-née et inhumée le 1^{er} septembre au cimetière de Beechwood. Il y a peut-être eu d’autres naissances semblables qui nous sont inconnues.

La cadette sera Jeanne-Marie, née bien après ses frères et sa sœur, le 10 septembre 1910 (sa mère avait 37 ans) (enregistrée à l’Église Saint-Marc) et décédera à Orillia (Simcoe), en Ontario le 3 mars 1982 (a épousé 11.4.1936 William Allan Ralph) Les époux vivent avec Émile au moment de sa retraite en 1937. Inhumés au cimetière St. Andrews’ de l’endroit.

Émile Joliat et Azilda sont tous deux enterrés au cimetière protestant de Beechwood d’Ottawa (section 17-62)

On pourrait poursuivre avec les trois ou quatre générations qui suivent notamment avec les descendants de Marthe et William Chodat.

7 octobre 2019

Jean-Louis Lalonde

Sources

Ancestry.ca, Arbre franco-protestant par Richard Lougheed
Notes familiales d’Estelle Chodat Myhal, de René Péron et de Martha Chodat qui a bien voulu réviser notre texte.
Nombreuses informations généalogiques et articles de journaux fournis par Carmen Rochon, avec nos remerciements.